

Amour et Chevrotines

DISTRIBUTION MODULABLE

Eliot : Jeune homme qui vit sous la coupe de sa mère tout en essayant de lui éviter la prison. Il casse tout ce qu'il touche quand il a peur et il est loin d'être téméraire.

Alice : Mère d'Eliot. Autoritaire et sans scrupules elle considère l'honnêteté comme le pire des défauts. Reine du "yakafocon" expéditif, elle monte des coups de main qui la plongent régulièrement dans les pires situations.

Éléonore Maupas d'Ermonville : Mère de Sabine. Grande bourgeoise naïve complètement soumise à son second mari.

Sabine Maupas d'Ermonville : Fille unique d'Éléonore. Jolie héritière d'une richissime famille.

Marie-Christine : Caricature de Bimbo qui s'encanaille sur le net. Elle n'hésite jamais à exprimer les pensées les plus pittoresques avec un vocabulaire qui n'appartient qu'à elle.

Sabine et Marie-Christine sont interprétées par la même comédienne (ou pas.)

Ségolène : Mystérieuse veuve loin d'être éplorée. On ne voit jamais son visage caché par une voilette.

Ginette : Fonctionnaire de police au physique des plus ingrats qui, elle aussi, cherche l'amour sur le net.

Ginette et Ségolène sont interprétées par la même comédienne (ou pas).

Nénette : Rude femme de la campagne, pleine de bon sens mais un peu rugueuse, elle gère la ferme et ses deux frères avec autorité. Elle a le cœur sur la main mais le sang chaud et la rancune tenace.

Maurice : Frère de Nénette. Bon vivant jamais avare d'une formule décapante dont il a le secret, il ne travaille que pour obéir à sa sœur mais à son rythme.

Riri : Frère des deux précédents, c'est un gentil simplet qui rêve de faire voler son vélo mais qui est loin d'avoir inventé l'hélice. Il ne segmente pas les mots comme le commun des mortels.

Écrite sur une base de **3H-5F**, cette comédie peut se monter avec **3H-6F** ou **3H-7F** selon que certains rôles sont interprétés ou pas par la même ou les mêmes comédiennes.

De nombreuses autres distributions sont possibles en combinant les trois proposées ci-dessus avec les possibilités suivantes :

- Le rôle de Ginette peut être tenu par un homme.
- Nénette peut devenir Néné le frère aîné de Maurice et Riri.
- Alice peut devenir Albert le père d'Eliot.

Décor

Un seul décor représentant la pièce principale d'un très rudimentaire gîte rural perdu dans la campagne.

Au fond : au centre, un vieil évier et une cuisinière. Côté jardin la porte du placard à balais. Côté cour un dégagement donnant accès à l'étage et au grenier (avec un départ d'escalier si possible).

Côté cour : au premier plan la porte d'entrée, au second une petite fenêtre.

Côté jardin : une porte-fenêtre donnant sur l'arrière de la maison.

Au centre : une table avec au moins une allonge pouvant se briser ou tomber, deux chaises mal en point et un fauteuil hors d'âge (avec un haut dossier si possible.)

Aux murs : vieux outils de la ferme, canevas encadrés, bibeloterie hétéroclite et au goût discutable.

Acte 1

Lorsque le noir se fait dans la salle on entend le long cri de frayeur d'un cycliste qui ne contrôle plus son vélo puis l'énorme fracas de sa chute. Lorsque le rideau s'ouvre on découvre Riri empêtré dans ce qu'il reste de son vélo bricolé en avion à pédales (ailes en bois et carton brisées dont une près de la porte fenêtre ouverte, ensemble encore identifiable mais en piteux état...). Maurice, un pinceau à la main, perché sur un escabeau près de la porte d'entrée, le regarde, éberlué. Après quelques secondes de silence :

RIRI. – Punaise ! L'y étais presque, cette fois-ci ! Ouaip !

MAURICE. – Cré nom de Diou ! Riri ! Encore ? C'est ta troisième gamelle de la semaine.

RIRI. – Quatrième. Ouaip ! Quatrième !... Mais l'ai pas dit mon dernier mot.

MAURICE, *en allant l'aider à se relever.* – Regarde ce que t'as fait. Quand la Nénette va voir ça, tu vas encore te faire appeler Arthur !

RIRI. – Pas possible, je m'appelle Henri, alors. Non, pas possible.

MAURICE. – C'est ce que tu essaies de faire qui n'est pas possible mon pauvre Riri.

RIRI. – Si l'est possible ! Ouaip ! Même que Mathieu il me l'a fait montrer sur le l'internet. Ouaip !

MAURICE. – Ah le Mathieu ! Il t'en fait faire avec cet internet. Tu vois pas que c'est juste pour se moquer de toi.

RIRI. – Non ! Mathieu l'est mon copain. Ouaip, mon copain !

MAURICE. – Mais il t'a toujours fait faire n'importe quoi pour amuser sa bande de vauriens. Faut pas croire tout ce qu'il te raconte. On te l'a dit cent fois, un vélo ça peut pas voler.

RIRI. – L'est pas un vélo d'abord ! L'est un lavion. Ouaip ! Un lavion à pédales, même.

MAURICE. – A pédales ? Mais c'est toi qui les as perdues les pédales et depuis longtemps. Ça fait des années que tes bricolages aéronautiques se finissent invariablement par un valdingue. C'est pas Henri ou même Riri qu'on devrait t'appeler, c'est Blériot ou Mermoz.

RIRI. – Ah, Ouaip ! Blériot, l'est chouette, Blériot. Ouaip ! Ça l'était un champion du lavion, Blériot. Vroummmm ! (*Il se met à danser en écartant les bras.*) Fuuuuuch ! Vroummmm !

MAURICE, *amusé malgré lui*. – Ouais. Si tu veux. Hi, hi ! On te changera pas... Mais aujourd'hui, heureusement que la porte-fenêtre était ouverte sinon...

RIRI. – L'ai bien visé, hein ?

MAURICE, *en soupirant*. – C'est ça ! Mon pauvre Riri ! Un jour tu finiras à l'hôpital.

RIRI. – Non, un jour... Un jour, je finirai par décoller. Ouaip ! Et par voler, aussi. Ouaip ! Je "décovolerai". Ouaip ! Je "décovolerai". Et alors... Ouaip ! De "là-l'haut" dans le ciel, je te ferai coucou. Ouaip, coucou. Comme ça. Ouaip ! Et là tu seras bien "trapé". Ouaip ! Bien "trapé".

MAURICE. – OK ! OK ! T'as raison. En attendant tu t'es encore bien arrangé. Faut qu'on désinfecte ça.

RIRI. – Ah non ! Pas du "ça pique" ! Pas du "ça pique" !

MAURICE. – Fais pas ton douillet. Assieds-toi. Moi, je dis toujours : "grosse blessure ou petite égratignure faut pas que ça suppure". (*A la cantonade* :) Nénette ! Nénette !

RIRI. – Non, non ! Pas la Nénette ! Pas la Nénette ! Avec la Nénette, l'est pas du "ça pique", l'est du "ça brûle", Ouaip ! Je suis sûr !

MAURICE. – Mais non. Reste tranquille. Nénette ! Nénette ! Amène le désinfectant que nous a laissé Chopineau avant-hier !

RIRI. – Ah non ! Pas les "dicaments" du docteur ! Les "dicaments" du docteur, l'est du "ça pique" !

MAURICE. – Mais pas ceux-là, tête de noix. Puisque Chopineau il est pas docteur...

RIRI, *subitement rassuré*. – Ah ouaip ! L'est vrai.

MAURICE. – Il est vétérinaire... Nénette !

NENETTE, *entrant avec un sac de médicaments*. – Tu t'es fait mal, Maurice ? Oh ! C'est encore toi, Riri, bougre de bougre ? C'est toi qui as mis tout ce bazar ? Et encore avec ton satané vélo ?

RIRI. – L'est pas un vélo, l'est un lavion à pédales.

MAURICE, *ironique*. – Ben oui. Faut pas confondre.

NENETTE. – Et toi, ça te fait rire ? Mon pauvre Maurice ! Il va nous ruiner en réparations ce zigoto.

MAURICE. – Boaf ! Jusqu'à présent, il nous a coûté plus cher en sparadrap qu'en réparations. Il a jamais cassé grand-chose de valeur.

NENETTE. – Ah, non ? Et la fenêtre ?

MAURICE. – La fenêtre, elle a rien du tout. Il s'est ratatiné la goule comme d'habitude mais comme elle était ouverte, c'est passé ; de justesse mais c'est passé...

RIRI. – Ouaip ! L'ai bien visé, hein ?

NENETTE. – Oui, ben heureusement pour tes côtelettes sinon... *(Elle lève la main et Riri se protège.)* Ramasse-moi tout ça en vitesse. *(Pendant ce qui suit, Riri évacue son vélo et les différents débris.)* Et toi, t'as encore pas fini cette peinture ?

MAURICE. – Ben c'est qu'il me reste une sacrée surface ! *(Il ne lui reste en fait qu'une cinquantaine de centimètres à peindre sur potelet.)*

NENETTE. – Qu'est-ce qu'on peut faire d'un fainéant pareil ? Je vous le demande un peu. Trois semaines pour peindre un potelet de porte !

MAURICE. – Je m'applique, moi, madame. Moi je dis toujours : "travail vite fait, travail bâclé".

NENETTE. – Ah, ce qui est sûr, c'est que t'es pas près d'user le pinceau ! Quelle famille ! Deux frères, deux entraves. Un bon à rien et un capable de tout.

RIRI. – Moi, je fais le mieux que je peux.

MAURICE. – Et moi aussi. Tu verras, une fois fini, ça sera comme neuf.

NENETTE. – Mais faut surtout pas que ça fasse neuf. Faut que ça fasse propre. Pas plus.

MAURICE. – Ah bon ?

NENETTE. – Ben ! Les touristes qui viennent de la ville, ils cherchent pas du neuf et du brillant. Ils veulent de l'authentique. Que de l'authentique et du bio.

RIRI. – Le "Lotentic", j'en n'ai jamais vu mais ça doit être bio comme tout. Ouaip ! Bien bio.

NENETTE. – La paix, toi. Ils veulent du naturel, du campagnard, mais surtout de l'ancien. Alors faut que ça soit propre mais surtout pas neuf.

MAURICE. – Oui mais t'as vu l'état de la baraque. Pas de chauffage, pas de téléphone, pas de WC. Personne voudrait y vivre.

NENETTE. – Ah, oui ? Et les jeunes qui viennent tous les étés y passer leurs vacances sans rien demander à personne. Ils y vivent pas peut-être.

MAURICE. – Mais c'est des gamins de la ville qui viennent s'amuser un peu, pas des vrais touristes. Tu le loueras pas jamais ce taudis.

NENETTE. – Ben détrompe-toi, mon p'tit vieux. J'ai demandé à ma copine la Marie-Louise de poser une annonce dans l'internet de chez elle et figure-toi que mes premiers clients arrivent demain matin. Elle me l'a loué pour le week-end, ce taudis comme tu dis *(Elle prononce "vikène")*, tout le week-end même. La Marie-Louise m'a dit que c'était pile ce qu'ils cherchaient. Ça t'en bouche un coin, ça ?

MAURICE. – Ben nom de Dieu ! Comment qu'on peut rechercher une ruine pareille ?

NENETTE. – Mais c'est pas une ruine, Y'a tout le confort. (*Montrant successivement la cuisinière, la table, le fauteuil puis la porte-fenêtre* :) Cuisine, salle à manger, salon. Et vue imprenable...

MAURICE. – Sur le tas de fumier.

NENETTE. – Sur la nature, nuance. C'est une mine d'or c'te vieille ferme, je te dis. Y'en a de plus en plus des gens comme ça. Ils en ont tellement marre des villes, de l'air pollué et des virus qu'ils sont prêts à tout pour vivre en pleine cambrousse. En communion avec la nature, comme ils disent.

MAURICE. – Ah, oui ! Comme tous ces allumés de la cafetière qui décident du jour au lendemain d'envahir le Larzac pour y élever des rutabagas ou y faire pousser des chèvres. Hi ! Hi ! Comment qu'ils s'appellent les tiens de fadas ?

NENETTE. – C'est monsieur et mada... Comment, déjà ? Attends... Ils ont un nom pas commun... Mon carnet ?... (*Elle le sort de sa poche.*) Voilà... Monsieur et Madame... Goldlopin.

MAURICE. – Goldlopin ? Tu parles d'un nom. Fais voir. (*Elle lui donne le carnet et Riri regarde par-dessus son épaule.*) Ah, ah ! Ma pauvre Nénette. C'est de l'anglais. Ça se lit pas Goldlopin. Y'a un g à la fin. Ça se dit Goldloupingue. (*Il prononce gue.*)

RIRI, *prononçant correctement.* – Non, ça se dit Goldlooping.

MAURICE. – Goldlooping ? Tu parles l'anglais toi, maintenant ?

RIRI. – Ben l'est Mathieu qui m'apprend avec le l'internet. Mais pas l'anglais, l'américain qu'il m'apprend avec le l'internet. Ouaip ! Goldlooping l'est américain. Ouaip ! L'est sûr ! Mathieu il serait là, il vous le dirait. Ouaip !

NENETTE. – Des Américains ? Tu te rends compte Maurice ? Sont peut-être bourrés de dollars.

MAURICE. – Peut-être ben. Gold en anglais ça veut dire or, je crois. Et looping, ça veut dire... Looping.

RIRI. – Looping ? Vroum ! Madame Looping, Fuuuuuch ! Ouaip ! Super soniiiiique ! Madame Grolooping ! (*Il sort en courant.*) Vrouuuuummmmm ! Madame Looping !

NENETTE. – Et le voilà relancé pour un tour l'autre andouille !...

MAURICE. – Ah ben, looping, forcément, ça lui cause.

NENETTE. – Oui mais pourquoi qu'il crie madame, madame looping ?

MAURICE. – Ben tu sais bien que le Riri, les dames... Ça le travaille bien un peu par moment. Alors, comme il capte pas tout d'un coup, il a retenu les deux mots qui l'intéressent, Looping et Madame... Il lui en faut pas plus pour se mettre le carafon à l'envers.

NENETTE. – Ça doit être ça... Mais, demain matin, il a pas intérêt à faire peur à mes premiers clients. Surtout des Américains qui sont peut-être riches comme des Russes.

MAURICE. – Comme Crésus, on dit.

NENETTE. – Ah ?... Oui, ben... Euh ! Au lieu de faire le savant, dépêche-toi donc plutôt de finir de "peinturer" ce potelet.

MAURICE. – Non, non. Ça sera jamais sec demain matin. Faudrait pas qu'ils se tâchent les amerloques. Vaut mieux que j'arrête.

NENETTE. – Ben voyons ! Toujours partisan du moindre effort. T'en as pour deux secondes.

MAURICE. – Taratata ! Ça fera trop neuf. Fin de la journée. Je mets tout ce fourbi dans la 2CV et on va manger la soupe à la maison. Moi je dis toujours : "faut pas te forcer à faire aujourd'hui ce que tu feras peut-être même pas demain." (*On entend un grand bruit de chute à vélo et de tôles froissées.*) Bon sang ! Riri ?

NENETTE, *regardant par la fenêtre.* – Jésus Marie Joseph ! Cette fois il a emplâtré la 2CV !

MAURICE. – Elle a du mal ? (*Nénette sort par la porte principale.*)

NENETTE, *off.* – La voiture non mais lui, il bouge plus. Viens vite Maurice.

MAURICE, *tout en allant fermer la porte-fenêtre.* – Oh ! Vite, vite ! Faut pas non plus...

NENETTE, *off.* – Vite je te dis ! Amène le sac de Chopineau.

MAURICE. – Pour la 2CV ?

NENETTE. – Pour Riri, crétin ! Il est en sang.

MAURICE. – Punaise ! Finira par nous faire acheter le mercurochrome par bidon de cinquante litres cet énergumène. (*Il prend le sac en plastique et, en sortant :*) Mets-le dans le coffre, on va l'amener directement chez Chopineau. (*Il sort. On entend la 2CV démarrer et, off :*) Mais attends-moi, Nénette !... Attends-moi ! (*Une portière claque, la voiture part en trombe et s'éloigne puis la lumière décroît lentement pour arriver au noir. Après quelques secondes, une chouette hulule une ou deux fois puis une autre voiture arrive assez discrètement. Encore une poignée de secondes et la porte d'entrée s'ouvre lentement laissant passer le faisceau tremblotant d'une lampe torche puis Alice entre, seule. Elle porte un jean, un blouson de toile et une casquette de base-ball.*)

ALICE. – Allez, Yoyo, viens... Yoyo !

ELIOT, *off.* – J'arrive, M'man, j'arrive. (*Il n'entre pas et on ne voit que le faisceau. Alice inspecte un peu la pièce à tâtons et heurte une chaise. Eliot éteint la lampe.*) Qu'est-ce que c'est ?

ALICE. – Rien. C'est moi qui viens de me faire un bleu parce qu'un trouillard ne m'éclaire pas correctement.

ELIOT, *off.* – Pardon M'man mais on ferait peut-être mieux de repartir et de tout arrêter.

ALICE. – Ah c'est pas le moment de faire marche arrière ! (*Toute douce :*) Allez viens mon p'tit Yoyo. Fais pas ton bêta. Entre et éclaire-moi. (*Eliot rallume la lampe mais n'entre toujours pas. Elle hurle :*) Tout de suite ! (*Eliot entre tout tremblant. Il porte un vêtement floqué - dans le dos si possible - d'un gros drapeau US.*) Et arrête de trembler !

ELIOT. – Je veux bien essayer mais toi, arrête de m'appeler mon p'tit Yoyo. J'ai un prénom.

ALICE. – Je le sais bien, c'est moi qui te l'ai donné, Eliot... Mais "mon p'tit Yoyo" c'est plus affectueux.

ELIOT. – Mouai mais je n'ai plus cinq ans. J'en ai marre que tu m'appelles Yoyo !

ALICE. – Oui, bon ! Si tu veux. Éclaire-moi un peu mieux que ça... Eliot.

ELIOT. – Tu vois ? Ce n'est pas si difficile... Dis M'man, t'es sûre qu'il n'y a personne ?

ALICE, *en forçant sur le mot Eliot.* – Absolument personne mon cher Eliot. La patronne m'a dit qu'elle connaissait les lieux et qu'on serait peinards, Eliot. Y'a pas à se biler, Eliot. Elle m'a dit que la baraque était abandonnée depuis longtemps. (*La lampe s'éteint.*) Éclaire-moi, bon sang, Yoyo !

ELIOT, *résigné et après un gros soupir désespéré.* – Oui m'man... Zut ! Marche plus cette saleté.

ALICE. – Ben tape au cul, tape au cul. (*Il tape et secoue la lampe qui s'ouvre et perd ses piles.*) Toujours aussi dégourdi.

ELIOT, *tout en ramassant les piles.* – Pardon, M'man. C'est parce que j'ai peur. Et moi quand j'ai peur...

ALICE. – Je sais. Laisse tomber cette lampe, niguedouille et utilise celle de ton téléphone.

ELIOT. – J'peux pas, M'man. (*A partir de là il essaie de réparer la lampe.*)

ALICE. – Pourquoi ? Tu viens bien d'envoyer le message à la patronne pour lui dire que tout s'était bien passé et qu'on était arrivés à destination ?

ELIOT. – Oui, oui. J'ai bien envoyé le SMS convenu.

ALICE. – Ben alors, il marche bien ?

ELIOT. – Ben oui, il a marché mais il ne marche plus... En descendant de la voiture, je l'ai échappé et j'ai marché dessus.

ALICE. – Bravo ! Comme ça, si jamais la patronne nous appelle, on ne le saura pas.

ELIOT. – Tu vois bien... Faut s'en aller...

ALICE. – Pas question ! L'essentiel c'est que la patronne sache qu'on est arrivés à la planque avec le colis. Bon ! Y'a qu'à allumer. Doit bien y avoir un interrupteur quelque part.

ELIOT. – Tu veux allumer la lumière ? Mais si quelqu'un... (*Il recasse la lampe.*)

ALICE. – On est en plein désert, ici. Y'a pas un chat à des kilomètres à la ronde.

ELIOT. – Non, y'a pas de chats mais y'a des vaches. Et qui dit vaches, dit paysans.

ALICE. – Ils doivent rarement venir les voir en pleine nuit. Tu crois pas ?

ELIOT. – C'est vrai... Mais ce n'est pas rassurant pour autant... C'est lugubre ici.

ALICE. – Mais non ! C'est l'endroit idéal pour nous planquer. Ah, voilà ! *(Elle actionne un interrupteur et la lumière revient plein feux.)*

ELIOT. – Ce n'est vraiment pas prudent, M'man. *(Il se précipite pour fermer les doubles rideaux mais la tringle tombe.)* Zut !

ALICE. – T'en rates pas une, toi ? T'as un don. C'est pas possible. Y'en a c'est la musique ou le dessin, toi c'est la casse.

ELIOT. – Ben c'est quand j'ai peur. Moi, quand j'ai peur, je démantibule malgré moi. Je n'y peux rien.

ALICE. – Mais tu démantibules pas, tu détruis, tu disloques, tu fracasses, tu pulvérises tout ce que tu touches quand t'as la pétoche. Mais là, tu ne risques plus rien. Calme-toi. Tout est sous contrôle. On a fait le plus dur. Y'a plus qu'à attendre. Faudra juste planquer la bagnole dès qu'on en aura sorti l'autre pouf.

ELIOT. – Pouf ? Tu y vas fort. C'est peut-être une femme très bien. On ne la connaît pas.

ALICE. – Rien qu'à son allure de mijaurée du seizième on voit bien qu'elle est pleine aux as.

ELIOT. – Et alors, l'un n'empêche pas l'autre. On peut avoir de l'argent et être quelqu'un de bien.

ALICE. – Dans la famille Truchond, ton salopard de patron, j'ai des doutes.

ELIOT. – Ce n'est peut-être pas quelqu'un de la famille Truchond.

ALICE. – Vu le montant de la rançon que la boss va demander, c'est sans doute pas la cuisinière ou la bonniche de la maison. A tous les coups, c'est soit sa femme, soit sa maîtresse.

ELIOT. – Admettons... Mais je te fais remarquer que cette ordure de Truchond n'est plus mon patron depuis...

ALICE. – Depuis qu'il t'a viré il y a trois mois sans raison et surtout sans indemnités.

ELIOT. – Ah ça ! Le salaud !

ALICE. – T'en fais pas mon Yoyo, avec la rançon, il va les cracher cent fois tes indemnités.

ELIOT. – Ça c'est sûr ! Un million d'Euros, ça va faire cher le licenciement.

ALICE. – Ça lui apprendra à cet empaffé et ça mettra un sacré morceau de beurre dans nos épinards. Parce que sur le million, je te rappelle qu'il y'en a dix pour cent pour nous. Tu te rends compte mon Yoyo ? Cent mille euros ! C'est pas aux prud'hommes que tu aurais eu ça.

ELIOT. – Non, bien sûr... Mais, aux prud'hommes, j'aurais eu moins peur.

ALICE. – Mais le problème, c'est que tu as la trouille six jours sur sept.

ELIOT. – Pas de tout. J'ai seulement peur quand tu te lances dans tes prétendues super-combines qui ont failli nous envoyer en tôle à chaque fois.

ALICE. – Jamais de la vie. On n'a même jamais vu un flic.

ELIOT. – Parce que j'ai toujours réussi à sauver nos miches in extremis. Tu as toujours tout combiné au poil selon toi mais il y a toujours un truc qui foire au plus mauvais moment.

ALICE. – C'est parce que j'ai pas eu de chance jusque-là mais ce coup-ci, c'est le bon. Je le sens.

ELIOT. – Moi pas du tout mais alors pas du tout. Accepter de commettre un kidnapping pour le compte d'une femme qu'on n'a jamais vue et qui se fait appeler Capone, je crains le pire.

ALICE. – Mais non, avec un nom pareil, Capone, Chantal Capone, c'est sûrement une pointure du milieu.

ELIOT. – Une pointure ? Alors j'ai peur qu'elle ne chausse un peu trop grand pour nous. Et puis d'abord, pourquoi elle nous a choisis nous, enfin moi ? Parce que c'est moi qu'elle a contacté par SMS. Je ne sais même pas comment elle a eu mon numéro.

ALICE. – On s'en fout du pourquoi du comment. Ce qui compte c'est qu'elle nous donne l'occasion de nous faire un max de pognon tout en te vengeant de ton patron.

ELIOT. – Me venger de Truchond d'accord mais de là à kidnapper sa femme ou sa maîtresse... On n'est pas des gangsters, nous. On n'a jamais fait ça.

ALICE. – Y'a un début à tout. Et on a déjà fait le plus dur je te dis. Y'a plus qu'à attendre.

ELIOT. – Je suis sûr que ça va mal finir... Moi je ne voulais pas ! C'est toi qui m'as forcé la main.

ALICE. – Une main qui tiendra bientôt cent mille Euros sans faire grand-chose.

ELIOT. – Ou une main qui finira dans une paire de menottes. Je n'aurais jamais dû te montrer ce SMS.

ALICE. – Mais heureusement que tu me l'as montré sinon on passait à côté du pactole. Heureusement que j'ai pris les choses en main, comme d'habitude. Je te rappelle que c'est moi qui ai fait tout le boulot. Toi, tu n'as eu qu'à conduire la voiture. C'est moi qui ai continué à correspondre avec la Chantal Caponne. C'est moi qui ai gambergé tout le plan. Et, parce que monsieur avait trop peur pour descendre de la bagnole, c'est moi toute seule qui ai sauté sur la nana, qui lui ai mis un sac sur la tête et qui l'ai jetée dans le coffre.

ELIOT. – Le coffre ! Bon sang ! La pauvre ! Ça fait près de cinq heures qu'elle est dans ce coffre !

ALICE. – Du calme. On n'est pas si mal dans un coffre de bagnole.

ELIOT. – Oui mais là, c'est celui d'une Twingo.

ALICE. – Laisse tomber. Elle n'a plus longtemps à souffrir. La patronne devrait plus tarder. Elle a dit qu'à partir d'ici, elle s'occuperait de tout. Elle a même dit qu'elle serait forcément là en même temps que nous.

ELIOT. – En même temps que nous ? Forcément ? C'est bizarre, ça !... Mais au moins ce sera vite réglé.

ALICE. – Je ne te l'avais pas dit ? Du gâteau, c'est du gâteau. Tout marche comme sur des roulettes. Tu peux pas dire le contraire. On devait kidnapper une certaine Sabine sortant de chez Truchond et...

ELIOT. – Sabine ?

ALICE. – Oui, Sabine. Je ne sais pas pourquoi la boss a cru bon de préciser son prénom.

ELIOT. – Peut-être pour qu'on ne se trompe pas de cible.

ALICE. – Comment tu veux qu'on se goure ? Les ordres étaient clairs. On devait choper la nana qui sortirait à 18h pétantes de l'hôtel particulier des Truchond. Il ne pouvait pas y en avoir trente-six.

ELIOT. – Certes.

ALICE. – Bref ! On devait l'embarquer et la livrer ici ; c'est fait. Alors maintenant, on la remet à la patronne et on rentre à la maison pour attendre notre part de la rançon, peinarads devant la télé.

ELIOT. – Tout de même, cette pauvre femme doit être terrorisée, toute seule, dans le noir du coffre.

ALICE. – Penses-tu ! Elle s'est rendu compte de rien. Je l'avais assommée.

ELIOT. – Assommée ? Tu l'as assommée ?

ALICE. – Ben, comment faire autrement pour la charger dans le coffre, à moi toute seule, sans qu'elle braille ? Tu voulais pas descendre de la voiture, alors, bing sur la théière ! (*Elle montre une petite matraque tirée de sa poche.*)

ELIOT. – Tu l'as frappée ?

ALICE. – A peine... (*Elle replace la matraque dans sa poche.*) Comme j'avais imbibé le sac de chloroforme... Je suis sûre qu'elle roupille encore.

ELIOT. – Du chloro... ! Oh là là là là ! Mais c'est très dangereux ça ! Il faut que je la sorte de là ! (*Il saute sur la poignée de la porte qui lui reste dans les mains.*) Ben ?

ALICE, *levant les yeux au ciel.* – Donne à maman. (*Elle prend la poignée, la remet dans la serrure et ouvre la porte.*) Allez, va la chercher ta Sabine.

ELIOT. – Ce n'est pas, MA Sabine ! (*Il sort en courant.*)

ALICE, *au public tout en remettant en place le rideau sur sa tringle.* – Ah faut en voir avec les enfants ! Il est bien gentil mon Yoyo, on peut pas dire mais j'en ferai jamais rien. J'y ai cru pourtant, longtemps mais à son âge c'est foutu. (*Sur le ton de la confiance :*) Y'a même des fois où il me fait un peu honte. Si, si. C'est terrible pour une mère de dire ça mais je suis bien obligée de le reconnaître... Il est pas comme tout le monde... Eh, non !... Ça se voit pas comme ça mais c'est terrible... Je ne sais pas de qui il tient ça. Dans la famille y'a un peu de tout... Des plus ou moins... Surtout des moins... Mais pas des comme lui. Lui c'est grave... Figurez-vous qu'il est... Honnête. Si, si, comme je vous le dis, honnête jusqu'au bout des ongles. Pas un gramme de filouterie. Rien. Même pas ça. Jamais la moindre entourloupe, le moindre larcin, même pas un petit barbotage par-ci par-là, rien. Au restau, pas une fois il est parti sans payer. Dans le métro, toujours un ticket. Même à l'école il n'a jamais pu piquer une malheureuse bille à un copain... Même à un plus petit que lui...Et bon élève par-dessus le marché. Si, si. Très bon élève. Il aurait eu le bac ce morveux si on l'avait laissé faire. Ah il nous en a fait voir le Yoyo ! Enfin, voilà trois mois, il a tout de même réussi à se faire lourder de l'usine. Je me suis dit que c'était peut-être un début. Pensez-vous ! Si au moins ils l'avaient viré pour avoir tapé dans la caisse. Mais non, c'est pour avoir défendu les collègues une fois de trop. Vous vous rendez compte ?

ELIOT, *entrant en tenant Éléonore qui a la tête dans un sac de toile.* – Tout va bien, madame. On ne vous veut aucun mal. Asseyez-vous.

ELÉONORE. – Hum ! Hein ! Où suis-je ? Que s'est-il passé ?

ELIOT. – Vous avez fait un petit somme, alors on vous réveille gentiment. Asseyez-vous. (*Il l'aide à s'asseoir sur le fauteuil.*) Là, voilà... Tout va bien.

ALICE. – On ne va pas aller lui acheter des croissants, non plus.

ELÉONORE, *gémissant.* – Hein ? Ouille ma tête ! (*Elle touche le sac.*) Aaaaah ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Au secours ! Aaaaah !

ALICE, *lui mettant la main sur la bouche par-dessus le sac.* – Chuttttt !

ELIOT. – Calmez-vous. On va vous enlever ce sac...Hein, M'man ?

ALICE. – Si vous promettez de ne pas hurler.

ELÉONORE. – Hummm.

ALICE. – Promis ?

ELÉONORE. – Hummm, hummm.

ALICE. – Bon, je vous l'enlève mais soyez sage. (*Elle enlève lentement sa main puis commence à relever le sac et Éléonore hurle. Elle replace le sac.*) Ne criez pas, bon sang ! Compris ? Bon. On recommence. (*Mêmes jeux.*) Chut ! (*Sans rien dire, mais en prenant le public à témoin, elle relève plusieurs fois le sac sur des rythmes différents mais à chaque fois Éléonore crie.*) Là, on a un petit problème.

ELIOT. – Ah ! Tu vois ? Faut s'en aller. Ça commence toujours par un petit problème et après...

ALICE, soudain illuminée. – Problème ? (Elle sort la matraque.) Solution. (Elle lui en assène un coup sur la tête. Conseil : asseoir Éléonore de manière à ce que le sommet de son crâne affleure le haut du dossier afin de frapper celui-ci et non la tête tout en obtenant un gros effet.)

ELIOT. – Nooooo, M'man ! Oh là là là là ! Ce n'est rien. N'ayez pas peur. Elle ne l'a pas fait exprès. Je vais vous enlever ce vilain sac et on va tout vous expliquer. Du calme... Surtout ne criez pas... (Il ôte le sac. On découvre Éléonore qui, groggy, sourit bêtement.) Ça va ?

ELÉONORE. – Très bien... C'est Noël ?

ALICE. – Allez zou ! La Chantal va arriver. Va me la remettre dans le coffre et...

ELÉONORE. – Le coffre ? Aaaaah ! Aaaaah !

ELIOT. – OK, OK. Pas le coffre. C'est pas un problème.

ELEONORE. – Si c'est un problème ! Aaaaah ! Aaaaah !

ALICE. – Problème ? (Alice lui remet un coup de matraque.) Solution.

ELIOT. – M'man ! (On entend la 2CV qui s'arrête et tout le monde se fige deux secondes.)

ALICE. – C'est la patronne ! Arrangeons-là un peu. (Eliot et Alice réajustent un peu les vêtements d'Éléonore.)

MAURICE, off. – Ah Vain Diou de Vain Diou ! Ce qu'elle me fera pas faire ! A une heure pareille !

ELIOT et ALICE, après s'être figés deux secondes. – Aaaaah !

MAURICE, off. – Y'a quelqu'un ? (Alice empoigne Éléonore et la jette dans le placard à balais juste avant que Maurice n'entre.) Ben ? Qui que vous êtes, vous ? (Voyant le drapeau US sur le vêtement d'Eliot.) Ah, cré vain Diou ! Les américains ! Vous êtes les américains de la Nénette ?

ELIOT. – Euh !

MAURICE. – Soyez les bienvenus ! Mais vous êtes en avance. Elle vous attendait que demain... (Pour toute réponse Eliot et Alice se regardent en silence.) Comment que ça se fait ? (Même jeu.) Comprenez pas le français ? Eh oui, des américains, forcément. You speak angliche alors ? Hein ?

ALICE, sans conviction. – Euh !... Yes.

MAURICE. – Vous avez de la chance, moi aussi. "Ravi tout mette you", Mister Goldlooping... You are bien Mister and madame Goldlooping ?

ELIOT. – Ben !...

MAURICE. – No ? But alors you are qui ?

ALICE. – Ah ! Goldlooping ? Si, si. Euh ! Yes, yes ! We are bien Mister and Madame Goldlooping.

ELIOT. – Hein ?

ALICE. – Yes, yes, yes ! We are la Goldlooping family. (*Tirant Eliot par le bras.*) On est coincé. Il faut jouer le jeu. (*A haute voix :*) You percute yes or no ?

ELIOT. – Ah, yes ! Of course !

ALICE. – Voilà. I am madame Goldlooping mère and voici my fistone, Yo... Eliot...

MAURICE. – D'accord, OK... (*Au public :*) J'ai jamais aussi bien compris l'anglais, moi. And, sans "indiscrétions", you are venir d'où ?

ALICE. – De Montargis, au...

ELIOT, *en forçant l'accent.* – De Monetardji... Aux États-Unis...

ALICE, *imitant son fils.* – Yes, Monetardji... Hé ! Hé !... Dans le Kansassipi.

MAURICE. – Le Kansassipi ? (*Après un temps de réflexion :*) C'est pas à côté du Massachusette ça ?

ALICE. – Si... Yes !

MAURICE. – Ah ! C'est que je connais ma géographie, moi. Parce que, comme je dis toujours : "Pour juger de la qualité des patates, faut connaître le champ d'où qu'elles viennent". Pas vrai ? Ouais ça ils comprennent pas. Bon. You are very chanceux because the door is not closed.

ALICE et ELIOT, *dubitatifs.* – Ah !

MAURICE. – Oui, c'est parce, comme le Riri s'était fait mal tout à l'heure, on l'a emmené chez Chopineau mais on est partis un peu vite et on a oublié de fermer la porte à clef. Alors je suis revenu pour...

ALICE. – La fermer...

MAURICE. – Vous parlez le français ?

ELIOT. – No !

ALICE. – No, no, no, no, no !

ELIOT. – Just a little, juste un petit peu but nous le comprenons moyen bien.

MAURICE. – Ben c'est déjà ça. That go facility the "conversachone". (*On entend un grand bruit d'objets qui tombent dans le placard.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il ouvre la porte et Éléonore apparaît, un balai et un seau à la main.*) Qu'est-ce vous faites là ?

ELÉONORE, *toujours groggy et souriante.* – Je ne sais pas.

MAURICE. – Et vous êtes qui ?

ELÉONORE, *même jeu.* – Je ne sais pas non plus.

ALICE. – It is the bonne but...

ELIOT. – But she is a little... zinzin, you know, (*En forçant l'accent anglais :*) un peu dérangée.

MAURICE. – Ah ben je vois ça ! Et elle parle français, elle ?

ELIOT. – Yes... yes, yes, yes... She speaks French and English and Deutch...

ALICE. – Yes, it is une internationale bonniche.

MAURICE, *avec un sifflement admiratif.* – She is cultivated... Cingled but cultivated. Bon, si elle veut faire le ménage, faut pas qu'elle se gêne. (*Regardant sa montre :*) Houlà houlà ! It is déjà vingt-trois au cloque. Faut que j'aïlle me coucher, moi. Déjà qu'on a perdu une heure de sommeil cette nuit à cause du changement d'heure. C'est que je vais à la chasse au lever du jour, moi. Parce que, comme je dis toujours : "Chasseur en retard, pas de gibier dans le placard." Pas vrai ?... Bref ! Non... Well... For ce soir, you do comme you like. The house is toute à you. The rooms are at the étage. Me, je return to informed the Nénette and dodo. Demain, the Nénette come back ici and installe you very well. OK ?

ALICE. – Ok , ok.

MAURICE. – Vous avez tout compris ?

ELIOT, *essayant de pousser Maurice vers la sortie.* – Yes, yes yes.

MAURICE, *au public.* – Décidemment je parle pas mal l'anglais du tout, moi. Je m'épate, je m'épate.

ELIOT. – Very good. Go to dodo mister...

MAURICE. – Moi, it is Maurice.

ELIOT. – You are a gentelman, Maurice. Thank you very much.

MAURICE. – A demain alors ! Euh !... "tomoro !"

ELIOT. – Yes ! Bye bye ! (*Maurice sort et Eliot referme la porte.*) Ouf ! On a eu chaud.

ALICE. – Bravo mon Yoyo. Tu l'as embobiné comme un chef.

ELIOT. – Une maison déserte hein ?... Tout est sous contrôle... Tu parles ! Allons-nous-en.

ALICE. – Pas question ! On doit attendre la patronne.

ELIOT. – Elle devrait être là. Elle devait arriver en même temps que nous, m'avais-tu dit.

ALICE. – Oui, ben, elle aura été retardée, voilà tout. Écoute, t'as qu'à faire le guet. Dès que tu entends une bagnole, tu me préviens.

ELIOT. – C'est de la folie. Les proprios peuvent...

ALICE. – Tais-toi Yoyo et obéis à maman. Moi je vais mettre la Sabine au frais.

ELEONORE. – Sabine ?

ALICE. – Ben, vous !

ELÉONORE. – Ah ? Oui, Sabine ça me dit quelque chose... On va dans le coffre ?

ALICE. – Non, pas dans le coffre. Venez avec moi. *(Elle l'entraîne à l'étage et le noir se fait.)*

NOIR

Voix off : Deux heures sont passées. Il est maintenant une heure du matin. *(La lumière revient. Eliot a la main sur la poignée de la fenêtre et Alice est assise à table.)*

ELIOT, regardant sa montre. – Deux heures du matin, toujours personne. Ça suffit, on s'en va. *(Eliot casse la poignée.)* Zut !

ALICE. – J'ai dit non. Y'a cent mille Euros à la clef. Touche plus à rien. Je te remplace. Va plutôt voir si la Sabine roupille toujours. Si c'est pas le cas remets-lui une dose de chloroforme. Je l'ai bien attachée au lit mais on n'est jamais trop prudent. *(Eliot monte à l'étage en grommelant et le noir se fait.)*

NOIR

Voix off : Nous voici à présent à quatre heures du matin. *(La lumière revient. Alice est assise sur une chaise, face à la fenêtre et Eliot à la table.)*

ELIOT, regardant sa montre. – Cinq heures du mat. Elle ne viendra plus. C'est foutu. Barrons-nous.

ALICE. – J'ai dit non. Pour cent mille Euros, on restera jusqu'à Pâques s'il le faut.

RIDEAU

ACTE 2

Voix off : Cinq longues heures viennent de s'écouler. Il est neuf heures. (*La lumière revient. Alice, allongée sur la chaise, ronfle le nez en l'air. Eliot dort sur la table. Après quelques secondes, on entend une voiture qui s'arrête dans la cour après un gros freinage. Les deux se réveillent en sursaut.*)

ALICE. – La voilà ! Viens voir Yoyo ! C'est la patronne.

ELIOT. – Hein ? Quoi ? C'est la Chantole Cabane, la Chantonne Capal, la Chantal Capone ?

ALICE. – Évidemment.

ELIOT. – T'es sûre que c'est elle ? Après tout, on ne l'a jamais vue cette femme. Vous n'avez toujours communiqué que par SMS.

ALICE. – Qui veux-tu que ce soit ? Vise un peu la nana qui descend de la voiture. Une bonne femme seule dans ce trou perdu, sapée comme elle est, lunettes noires et voiture de sport. Ça peut être qu'elle.

ELIOT. – Oui, bof... Je ne sais pas si...

ALICE. – Fais-moi confiance, je sais reconnaître les truands encore mieux que les poulets. C'est Madame Capone, c'est sûr. Ah ! Ah ! Je t'avais bien dit qu'elle viendrait.

...

Et c'est à partir de là que les vrais ennuis commencent...